CONFESSION GÉNÉRALE

De Son Altesse Sérénissime

Mgr. LE COMTE D'ARTOIS,

Déposée, à son arrivée à Madrid, dans le sein du T. R. P. Dom Jérome, Grand Inquisiteur, & rendue publique par les ordres de Son Altesse, pour donner à la Nation un témoignage authentique de son repentir.

Confiteor Deo & Populo.

SECONDE ÉDITION.



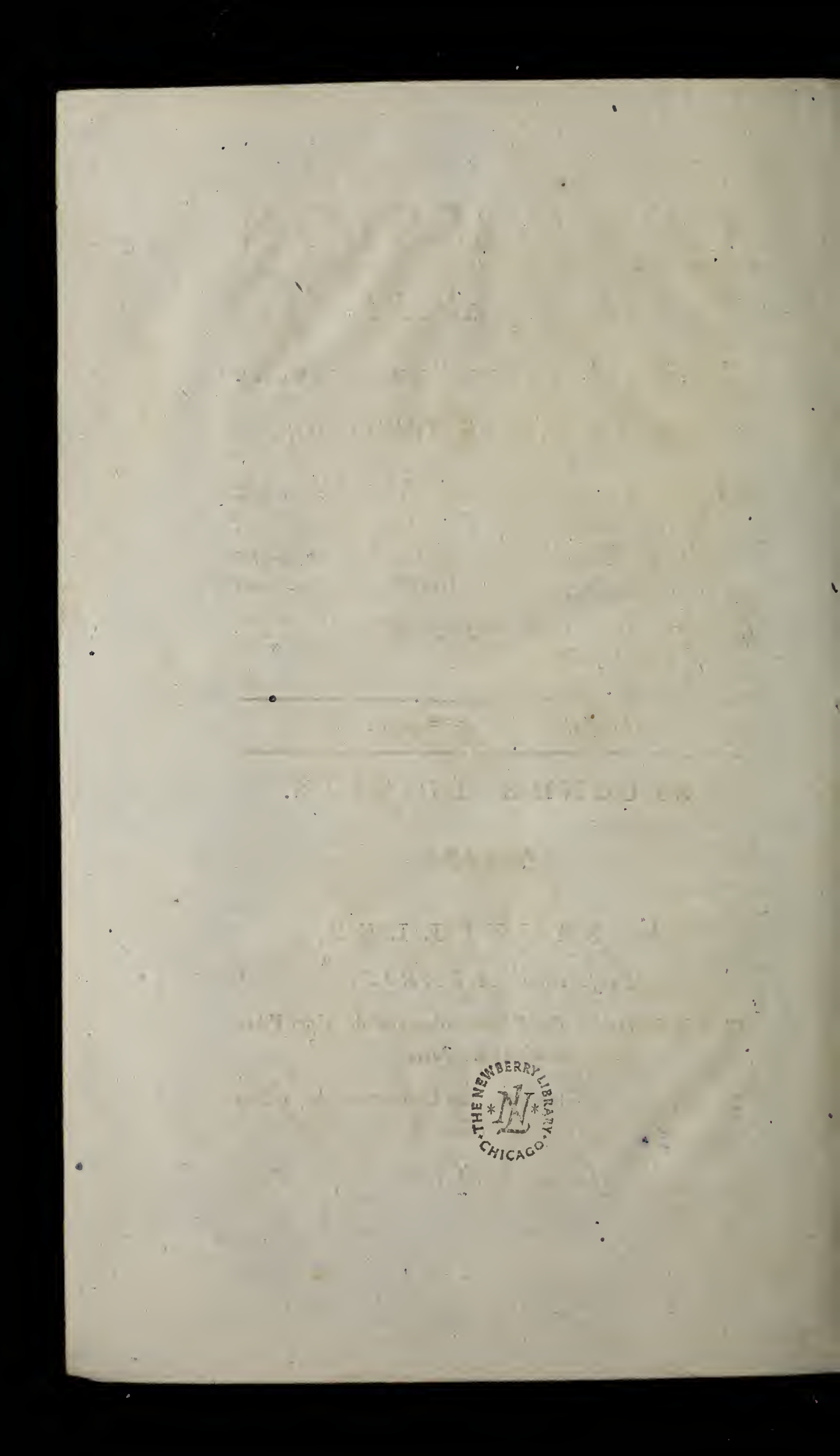
A BRUXELLES,

Et se trouve A PARIS,

Chez le Secrétaire des Commandemens de Mgr. l'Archevêque de Paris.

Et chez tous les Supérieurs des Communautés, même celle de S. Lazare.

Le 20 Août 1789.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

CONFESSION

GÉNÉRALE

De Son Altesse Sérénissime

Mgr. LE COMTE D'ARTOIS.

LES yeux remplis de larmes, que la rage ſeule faiſoit couler, déteſtant moins ſon infâme conduite, que pénétré du regret de n'en pas recueillir le fruit, S. A. S. Monſeigneur le Comte d'Artois arriva à Madrid, après avoir pensé éprouver à Lyon la fureur légitime d'un peuple juſtement irrité : tantôt il ſe repréſentoit la perte des careſſes lubriques de ſon illuſtre belle-ſœur, les emportemens de la Tribade Polignac; enſuite l'ambition ſuccédoit à ce reſſouvenir amer; les réflexions ſiniſtres aſſiégeoient ſon cœur; & le déſeſpoir de n'avoir pu conſommer ſon exécrable forfait, augmentoit l'affreuſe ſituation de ce coupable Prince.

« Eh quoi ! se disoit-il ! doutant même de son existence ; suis-je bien moi ? quelle révolution ! & quelle en sera la suite ? C'est donc en vain que l'amour, cette passion tyrannique, m'a fait tout entreprendre : adultere, presqu'assassin, j'ai violé les droits les plus respectables, ceux de fraternité & d'époux. Ce sont les fruits adultérins d'une union réprouvée qui doivent un jour régir la Monarchie françoise. Au fond du cœur, méprisant le monstre qui secondoit mes vues criminelles, j'ai contribué à ses plaisirs, pour me frayer un chemin qui pût me conduire au Trône ; un instant de plus, la France étoit à moi ; les Ministres m'étoient dévoués, la lâche trahison me donnoit la moitié des suffrages, la force et la violence m'assuroient de l'autre : un Breteuil, un Barentin, parvenus à s'emparer du timon de la Monarchie, avoient déposé dans mon sein le serment sacré d'une odieuse & indigne fidélité. Un instant, un seul instant a tout détruit : du faîte des grandeurs je tombe dans l'avilissement ; l'horreur & l'exécration sont les seuls sentimens que j'inspire, & mon nom désormais ne sera plus que le signal de la terreur & de l'effroi.

» Quel parti prendre ! Divinités infernales ! vous à qui j'ai toujours ſacrifié, préſidez maintenant à mes idées : ma raiſon est bouleversée, soyez-moi propices, & je vous voue un hommage éternel.

» Mais quel rayon de lumiere vous faites luire à mes yeux, & quel sentiment vous faites naître en mon cœur ! Déjà mon eſpoir ſe rétablit. O Sathan, mon génie tutélaire, non, ce n'est point en vain que je t'invoque ! D'Artois ſera toujours d'Artois, l'ennemi de la Nation, & ton fidele ſuppôt.

C'est ainſi que raiſonnoit l'indigne rejetton d'un ſang illuſtre; c'eſt un Bourbon qui dans son cœur prononce le serment affreux d'accabler le peuple de ſa haine; & pour l'aider à y réuſſir, la politique fuit de la Cour Françoiſe & le ſuit en Eſpagne pour l'infecter de tout son poiſon.

Quel changement & quel affreux tableau d'hypocriſie va nous préſenter S. A. arborant l'étendart de l'humilité, pouſſant des ſoupirs affectés par intervalles, ſe frappant la poitrine! telle eſt la maniere que le Comte d'Artois, paroiſſant ſe traîner à peine, emploie pour ſe préſenter au Tribunal affoibli de l'Inquiſition. Son

titre qu'il a tant de fois méconnu, l'honneur de son nom dont il s'est rendu tant de fois indigne, le font parvenir aux pieds de Dom Jérôme, grand Inquisiteur. Après avoir frappé trois fois la terre de son front, suivant l'usage, humblement baisé le pan de la robe du R. P. Hypocrite, d'Artois s'exprime en ces termes :

« O mon Pere ! organe sacré de la Majesté Divine, c'est à vos genoux que je viens réclamer la miséricorde d'un Dieu dont je redoute le courroux ; puis-je espérer d'obtenir quelque grace ? le nombre de mes iniquités est si grand que j'ai tout lieu de désespérer du pardon. C'est en déposant le fardeau dans votre sein que je vous supplierai d'employer auprès de lui votre intercession : ce n'est pas seulement le cri de ma conscience qui m'assaille ; c'est encore les gémissemens d'un peuple que j'ai rendu malheureux. Artisan de son infortune, sa misere est mon ouvrage. J'ai égaré le plus tendre des freres, un Roi vertueux ; j'ai fait un Monarque foible ; j'ai aveuglé toute une Nation sur ses qualités royales, & la destruction totale du Royaume étoit le vœu de mon cœur ; j'en aurois sans

doute vu l'accompliſſement, ſi l'Être ſuprême n'avoit regardé les François en pitié.

Daignez donc, ô mon pere, me réconcilier avec moi-même? L'énormité de mon crime m'a rendu vil à mes propres yeux; la naiſſance, le rang, devoient me rendre l'exemple de l'univers; la baſſeſſe de ma conduite m'en a rendu l'opprobre.

Le Religieux, trompé par cette douleur apparente & les démonstrations de ce faux repentir, entreprit de conſoler S. A. en lui disant: eſpérez, eſpérez tout, mon fils, de la grace divine; ſi la voix publique condamne avec raiſon le tiſſu d'abominations que vous avez commiſes, « l'aveu que vous allez en faire, la pénitence que le Très-Haut vous impoſera par mon miniſtere, ſera le fondement de votre retour à la vertu, & le premier acte de votre réſignation à ſa juſtice: deſcendez dans votre cœur, & courbez-vous devant l'Image de votre Dieu. »

On preſſent bien que ce commandement propageoit la rage dans le cœur de S. A. Toute la terre connoît l'orgueil de ce Prince, & il ne falloit pas moins que la néceſſité pour qu'il s'y ſoumît. La né-

ceſſité, cette loi impérieuſe, lui crioit aux oreilles : *Superbe*, *humilie - toi.* Tout le détermina à embraſſer ce parti. Après donc quelques momens d'un feint anéantiſſement, S. A. pouſſant des ſoupirs, fit au grand Inquiſiteur la confeſſion des atrocités qui le rendront à jamais l'objet du mépris & de la haine.

« Non - ſeulement, mon Révérend Pere, je vais par ſincérité chercher à regagner les faveurs céleſtes ; mais encore je veux que mon repentir ſoit public, & dévoiler à la Nation, que j'accablois d'outrages, les forfaits que je vais dépoſer dans votre ſein. Puiſſe un Peuple qui me déteſte, avec raiſon, oublier en partie que je ſuis le principe de ſon déſaſtre, & ne me pas ſacrifier à ſa vengeance, en voyant les larmes de ſang que le remords me fait verſer !

» Je gliſſerai rapidement ſur mes premieres années. L'éducation des Princes, ſi brillante en apparence, mais vitieuſe en tous ſes points, fut la baſe de ma conduite : un caractere méchant, féroce même, annonçoit déjà dans mon enfance à la Nation Françoiſe que je ſerois ſon oppreſſeur.

» Tout favoriſoit alors le penchant décidé

cidé qui me portoit au mal. La mort de Louis XV, l'élévation de mon frere aîné, sa bonté naturelle qui éloignoit de son ame le soupçon du crime, sa confiance, sa sécurité, les acclamations, les éloges de son peuple, l'assuroit de la félicité publique ; il la croyoit éternelle. Hélas ! quelle étoit son erreur ! il ignoroit que les Princes de son Sang, son frere même, son propre frere, que tout devoit rendre les protecteurs chéris de la Nation, travailloient sourdement à sa destruction.

» Ce fut du moment que la dissipation & les excessives prodigalités penserent épuiser l'immensité de mes moyens, que je m'égarai, me perdis : l'injustice me domina ; la soif brûlante des richesses vint me tourmenter ; je n'y pus résister, & rien ne put réprimer les concussions que je mis en usage pour augmenter mes revenus. Je tyrannisai mes vassaux ; insensible à leurs fatigues, je les rançonnai sans pitié, & le plus souvent je sacrifiai au hasard du jeu ou à la vîtesse d'un cheval anglois, ce fruit de la rapine & de la vexation.

» Non, jamais je ne puis me rendre assez coupable, ô mon Pere ! il faut, que dis-je, il faut ? l'honneur que j'outrageai, la religion que je méprisai, la douleur

que je ressens, tous ces justes motifs me font un devoir, me contraignent à vous accuser quelle étoit alors la noirceur de mon ame & l'indignité de mes sentimens. Oui, mon Pere, c'étoit peu pour mon lâche cœur d'opprimer ainsi l'infortuné ; le plus pur de son sang suffisoit à peine pour étancher la soif cruelle dont j'étois dévoré. Promenant sur le Trône des regards envieux, je maudissois le destin de m'avoir fait naître le plus jeune de mes freres ; je l'accusai d'injustice, & dès ce moment je vouai à mon frere, à mon Roi, une haine dont il ne tarda pas à éprouver les barbares effets.

» Je m'appliquai sérieusement à connoître sur quel fondement un Monarque établissoit sa grandeur ; je reconnus qu'elle étoit fixée sur l'équilibre, & que peu de choses suffiroit à lui faire perdre. La tendresse du Peuple l'avoit toujours maintenu : je travaillai à l'anéantir, & j'y parvins. Les infâmes agents que je produisis au ministere servirent mes complots, & le meilleur des Rois séduit, égaré, perdit par dégrés l'amour du françois. O mon Pere ! tels furent les premiers pas que je fis dans la carriere du crime.

» L'état affreux de la France est mon ouvrage. Je vous l'accuse, j'avois médité

ſa ruine, & ſa perte étoit l'aliment qui nourriſſoit mon ambition Les conſeils & les ſages repréſentations d'une épouſe vertueuſe ne mirent pas de frein à ma rage effrenée; elle ne fit qu'allumer mon reſſentiment; je l'accablai d'outrages, & les moins déteſtables que je lui fis eſſuyer, fut de lui aſſocier les plus viles Catins & les plus lubriques Courtiſannes de ce ſiecle.

Sortant de ſes bras où le caprice me ramenoit par fois, je ne laiſſai jamais ſubſiſter aucun doute ſur mon intention, & ne lui diſſimulois point que le devoir ni le ſentiment n'avoient aucune part à mes careſſes. Je pouſſai la barbarie juſqu'à l'inſtruire de mes déréglemens. J'affichai la dépravation, ſans avoir la politique de voiler mes déportemens.

« Violemment incommodé *d'une indigeſtion de biſcuits de Savoie*, (1) je vais, diſois-je à mon cocher, *prendre du thé à Paris.* La Duthé, *fille publique*, cette infâme créature, cette exécrable Meſſaline ſortie de la fange des plus ſales B....

(1) Jeu de mots ſur Marie-Thérefe de Savoie, Comteſſe d'Artois, & la Duthé, P.... ſi renommée, dont le faſte écrâſoit celui de la Majeſté Royale.

de la Capitale, devint mon idole & l'objet de mon culte & de mes hommages. Je les lui offris en public; & bravant insolemment la censure de mon Roi, l'indignation d'un Peuple que je méprisois, je forçai ceux qui étoient sous ma dépendance à plier le genou devant l'odieuse prostituée que j'adorois.

« O mon digne & très-Révérend Pere, comment, sans mourir de honte, vous faire le détail de mes courses nocturnes, les orgies scandaleuses que j'y commettois, les risques que j'y courus? Compromis dans les plus noirs taudions, avec les scélérats & le rebut de la populace; un Prince du Sang Royal, un Frere du Roi, mangeoit, buvoit familiérement avec cette race abjecte, & m'assimilant avec eux de cette sorte, je ne rougissois pas de me déclarer leur confrere & leur appui.

» Un mal affreux germa dans mon sein: ce noir poison, distillé par le libertinage, pensa devenir funeste à ma digne & adorable épouse. Alors je cessai de fréquenter ces obscurs & dégoûtans repaires, sans cependant en devenir plus sage, & je présentai de nouveaux vœux à la prostitution.

» Contat, cette volage Actrice dont la renommée publioit les charmans attraits, enflamma mon cœur de la passion la plus vive, & sans m'arrêter à l'indigne source dont elle est sortie (1), sans aucune considération pour son état, si incompatible avec mon rang & mon nom, je m'étourdis sur la bassesse dont je me rendois coupable ; je bravai la clameur publique sur le tableau sincere de ses abominables mœurs ; je fis de Contat ma divinité. »

» C'est dans les embrassemens de cette Prêtresse de Priape que j'épuisai tous les ressorts de la fausse volupté : pour me plaire elle me dévoila tous les secrets de l'Arétin, dont la pratique m'a depuis toujours été chere. Je m'énervai par la brutalité de mes révoltans transports, & je n'avois plus pour la céleste compagne que le Ciel m'avoit donnée, que la froideur la plus insultante.

» *Bagatelle.* Ce charmant asyle de la débauche, devint le sanctuaire de la mollesse & du libertinage : mes complai-

---

(1) La Contat est fille d'une revendeuse de fruits, & d'un Mouchard de Robe-courte. Son frere, sacripant de la premiere classe, exerce encore cette honorable fonction, & cette héroïne de coulisses est sans contredit l'Actrice la plus déréglée de tous les théâtres.

sans & délicats pourvoyeurs fournissoient tousles jours ce temple de nouvelles Déesses ; j'y promenois des regards languissans ; mes sens émoussés par les jouissances de tous genres que je m'étois procurées, ne se ranimoient qu'à peine ; il falloit les exciter par l'attrait piquant de la nouveauté : c'est ce que je fis.

» J'osai jetter un œil prophane sur Madame la Duchesse de Bourbon : ce secret inconnu jusqu'alors me couvre encore de honte & de confusion : mon aveu coupable irrita sa vertu. Déséspéré de ce refus, je l'insultai, & tout Paris fut témoin de la vengeance de son époux ; j'y fis remarquer la lâcheté dont mon cœur est susceptible ; & je fis connoître à la Nation Françoise combien je me souciois peu de démentir & déshonorer un sang illustre.

» Malgré la politique dont je me servois, l'infamie de ma conduite commençoit à percer ; l'indignation soulevoit les esprits ; les épigrammes sanglantes & méritées m'étoient adressées de toutes parts : je m'éloignai, & Gibraltar fut le théâtre que je choisis pour me signaler par de nouveaux exploits.

» Vous les connoiſſez, ô mon Pere ! l'adulation me couronna de lauriers, & la vérité me les arracha ! hué ! ſifflé de tous les vrais braves, guerrier ſans gloire, frere ſans amitié, pere ſans naturel, époux ingrat, citoyen perfide, Prince ſans délicateſſe, il ne manquoit à tous ces titres, qui m'étoient diſtribués par toutes les bouches & les cœurs de la Capitale, que celui de lâche patriote. Avec juſtice on me le décerna. Aujourd'hui proſcrit, rejetté de mon auguſte Famille, le peuple a mis ma tête à prix : eût-elle tombée ſous ſon glaive vengeur, & mon cadavre ſouillé par la pouſſiere & foulé aux pieds, privé de ſepulture, je n'aurois que foiblement expié mes forfaits.

» A meſure que je perdois l'eſtime & la confiance publique, la rage s'accrut dans mon ame, le nom de François me devint odieux ; j'abhorrai ſon exiſtence, & j'aſſociai mon farouche reſſentiment à la barbare R.... que le plus malheureux des Rois avoit priſe en Germanie pour former le bonheur de ſes jours.

» Nos cœurs furent bientôt unis ; le crime le plus atroce cimenta cette union. Sans égard aux droits du ſang, je ſouil-

lai la couche nuptiale, & fis féconder la Famille Royale. Plus de myſtere alors; ne reſpirant plus tous deux que fureur & vengeance, nous nous aſſurâmes des Miniſtres; nous nous défîmes des gens vertueux dont la gêne continuelle contrarioit nos deſſeins. Nous pillâmes le Tréſor royal; & le Pere du Peuple, obſédé de traîtres, ignoroit le malheur de ſes enfans, & l'orage affreux qui menaçoit la Monarchie.

» L'exécrable Polignac, ce monſtre déteſté, ce monſtre indéfiniſſable, comme une quatrieme furie, ſe joignit à la cabale, & ſe fit une gloire d'en diriger les inſignes manœuvres. Adorée de la R.... à laquelle elle avoit fait adopter ſes goûts infâmes, elle se partageoit alternativement entr'elle & moi, & nous avions formé par cette intime réunion le plus affreux trio.

» Rien ne coûta à cette Mégere; ſon ame paſſa dans la mienne; le même génie nous anima; nous épuisâmes la France; crime léger, qui ne ſuffiſoit pas à notre fureur; la deſtruction totale de ſes Habitants étoit le vœu le plus ardent de notre cœur.

» Cond., Cont., de Guiche, tout auſſi

lâches,

lâches, aussi perfides que nous, augmenterent le nombre des tyrans de la Nation ; nous soufflâmes dans le cœur de la Noblesse l'affreux poison de la discorde. Nous lui fîmes envisager ses droits violés, sacrifiés au titre chimérique de Citoyen, & nous en fîmes autant d'ennemis du peuple que de la liberté.

» Notre ligue qui paroissoit indestructible, grossissoit tous les jours. Déjà nous ne gardions plus le secret ; levant insolemment nos têtes altieres, nous rejettions avec dédain les supplications & les larmes des habitants, rongés par l'affreuse misere que nous avions fait naître : quelques jours de plus, & des fleuves de sang inondoient la Capitale. Déjà ils se présentoient à nos yeux, & nous nagions d'avance avec ravissement dans ces sources délicieuses.

» Les citoyens massacrés l'un par l'autre ; les habitants égorgés par une troupe de brigands enrégimentés, aveuglement soumise à nos ordres barbares ; les cadavres expirants les uns sur les autres : voilà, mon Pere, le trophée que nous voulions élever à notre gloire immortelle, & le spectacle enchanteur que nous nous préparions.

» La ville réduite en un monceau de cendres, coup d'œil flatteur pour de nouveaux Néron, présentoit à nos regards la plus agréable perſpective, & les préliminaires les plus ſanglants annoncerent à la Patrie le ſignal horrible de la terreur & de la proſcription.

» Cette affreuſe conſpiration touchoit au terme fatal de ſon exécution; les maiſons étoient déſignées, cent mille habitants alloient périr victimes de notre rage, lorſque la main de l'Être ſuprême détourna les coups cruels que nous allions porter, & l'imprudence trahit nos vues criminelles.

» Le féroce Lambesc, à la tête d'une troupe de tigres altérés du ſang français, ſe livre trop tôt au ſentiment qui nous animoit: aveugle dans ſes horribles tranſports, il commence l'alarme générale, & détruit nos projets par ſa promptitude & ſon impatience.

» Les miniſtres de notre rage n'étoient point prêts; nos ſatellites n'étoient point arrivés; le nombre qui nous avoit vendu leurs bras & leur vie, étoit trop foible pour oppoſer à la vile populace que nous avions juré

d'exterminer : défenſeurs de ſes jours, de ſon exiſtence, de ſa liberté, les citoyens s'ameutent, s'arment & renverſent en un inſtant nos plus cheres eſpérances.

» Terribles & bouillonnans de fureur, les vaillans Pariſiens menacent nos jours, pour leſquels nous commençons à trembler. L'horreur ſe répand, le ſang des traîtres coule : priſonniers dans Verſailles, tous les paſſages ſont obſtrués, & nous voyons avec douleur le triomphe national.

» Journée malheureuſe où nous vîmes anéantir nos effroyables deſſeins ! Les larmes couloient de nos yeux, la rage ſeule en faiſoit naître la ſource ; nos amis, nos partiſans, les ſcélérats ennemis du patriotiſme cruellement mutilés, traînés dans la fange, leurs coupables têtes portées au bout d'une lance, sembloient préſager le juſte ſort qui nous étoit réſervé, & auquel la fuite nous a dérobés.

» O mon Pere ! l'indignation ſe peint ſur votre viſage, & maintenant elle regne dans tous les cœurs. Où fuir ? où aller cacher ma honte & mon affliction ?

quel ſera le peuple aſſez inſenſé pour accueillir & protéger le crime, la trahiſon & la ſcélérateſſe? Comment oſer prétendre à un aſyle, à un refuge? Mon nom ſeul ne ſera-t-il pas le premier chef de ma condamnation? & ne sera-ce pas rendre un important ſervice à l'humanité, que de plonger un poignard dans le ſein de celui qui vouloit être lui-même le bourreau d'un Peuple entier, pour repaître ſes yeux de ce ſanglant ſpectacle, & faire jouir une femme barbare & impitoyable, des fruits de l'horreur qu'elle a conçue & conſerve encore dans ſon ſein pour les François qui l'adoroient au moment où elle méditoit leur ruine?

» Tonnez ſur moi, grand Dieu! que votre foudre écraſe sans miſéricorde la déteſtable furie, l'objet de mes lâches amours & de mes criminelles complaiſances! Périſſent de même les infâmes princes qui ſervirent nos perfides complots! qu'un trépas ignominieux ſoit le ſalaire des traîtres dont la France eſt infectée, & qui jouiſſent en paix du fruit de leurs honteux larcins!

» Paris, cette ſuperbe Cité, reine du monde, en proie à la famine, n'offre plus

qu'un tableau pitoyable, dont la face ne peut changer qu'en détruiſant les monſtres qu'elle recele dans ſon ſein.

» O Maître ſuprême des humains, vous exaucez une partie de mes vœux! Un prévôt des Marchands, le Gouverneur de la Baſtille, un Foulon, un Berthier sont déjà les victimes que tu as abandonnés au reſſentiment national, maſſacrés par un peuple ſecouant le joug de l'oppreſſion & de la tyrannie. Leur trépas, loin d'exciter la compaſſion, fait naître la joie dans tous les cœurs, & les lambeaux ſanglants de leurs corps déchirés, ſont les holocauſtes offerts à la liberté.

» Tremblez, Condé, Conti, Bourbon, d'Enghien, & vous, miſérables artiſans de la miſere des Français! que le ſort de vos ſemblables vous inſpire un effroi continuel! & ſi vous échappez à la légitime vengeance publique, puiſſe l'affreux ſerpent du remord déchirer perpétuellement votre ſein!

» Tel eſt, ô mon Pere, le détail des iniquités que l'orgueil & l'ambition m'ont fait commettre! Je me réſigne à la vengeance divine, & recevrai, ſans murmu-

rer, le coup qui ne tardera ſûrement pas à trancher le fil des jours d'un infâme proſcrit.

N. B. On invite le Public à ne point ajouter de foi au repentir tardif & forcé de S. A. S. On en doit diſtinguer toute la fauſſeté. Prions ſeulement l'Arbitre des deſtinées que ſes derniers vœux, tout impoſteurs qu'ils ſont, ſoient exaucés ; que le deſpotiſme ſoit anéanti, les traîtres maſſacrés, & que nos enfants jouiſſent du précieux bonheur de poſſéder la liberté dont nous voyons commencer le regne.

F I N.